64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 4 28 JANVIER 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

L'HUMANISME EXISTENTIALISTE

SOMMAIRE

Introduction et remarque préliminaire.

I. *Exposé.* — 1. L'homme créateur de lui-même ; — 2. L'homme créateur de l'humanité ; — 3. Création dans l'angoisse ; — 4. L'être profond de l'homme est la liberté ; — 5. Notion de l'humanisme selon l'existentialisme.

II. *Appréciation.* — 1. Examen de la notion de liberté ; — 2. L'humanisme existentialiste ne peut être transcendant.

Conclusion. — Un aspect religieux de l'existentialisme athée.

« *L'existentialisme est un humanisme* » ; telle est la thèse que soutenait naguère J.-P. Sartre, dans un petit ouvrage paru en 1947. Nous avons extrait de cette brochure les thèmes principaux de cet humanisme et nous les proposons à la réflexion du lecteur, avec les remarques qu'ils appellent inévitablement.

Si la formulation d'une philosophie relève de la compétence de quelques spécialistes, ils sont beaucoup plus nombreux, par contre, ceux qui — consciemment ou à leur insu — s'inspirent dans leur vie de ses principes. C'est pourquoi l'intérêt de cet exposé déborde celui d'une simple étude de l'histoire de la pensée. Il est proprement humain : l'attitude existentialiste athée, dans ce qu'elle a de plus profond, est assez répandue de nos jours ; et celui qui l'a systématisée pourrait reprendre pour son compte la déclaration de La Bruyère, qui ouvre la préface des *Caractères* : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. »

Avant de commencer, il importe de se débarrasser d'un préjugé. L'existentialisme athée a dû endosser, bon gré mal gré, un travesti qui dissimule sa véritable identité.

« Qu'est-ce qu'on appelle existentialisme ? La plupart des gens qui utilisent ce mot seraient bien embarrassés pour le justifier... Il semble que, faute de doctrine d'avant-garde analogue au surréalisme, les gens avides de scandale et de mouvement s'adressent à cette philosophie... [1] »

Gardons-nous donc d'évoquer ici la « mode existentialiste » ! Ce serait nous fourvoyer sur une doctrine qui est « en réalité... la moins scandaleuse et la plus austère... » (P. 16).

Et puisqu'elle est, aussi bien, « strictement destinée aux techniciens et aux philosophes... » (p. 16), nous laisserons parler l'auteur.

I. — Exposé

1° *L'homme créateur de lui-même*

« L'homme est responsable de ce qu'il est. » (P. 24). « ... il n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. » (P. 22).

Sans doute un individu naît avec tel tempérament, telles dispositions psychiques, dans tel milieu. Mais cela n'engage en rien son avenir, ne pèse d'aucun poids sur sa destinée et ne le préfigure en rien. Ce ne sont que des « ustensiles » entre ses mains. A lui de leur donner un sens en prenant position à leur égard. Tout dépend de sa libre décision.

Lorsque je surgis à l'existence, mon avenir est totalement vierge. (Il n'y a pas de « donné »). Un naturel, une situation ne sont rigoureusement rien pour moi ; ils ne deviendront quelque chose, ils ne pourront intervenir pour me définir et servir à me décrire que lorsque j'aurai pris position à leur égard. Par cette démarche, je commence à me dessiner, j'esquisse mon essence. Par exemple : j'ai une mauvaise santé. Je puis en faire une excuse ou, au contraire, la considérer comme un appel à l'héroïsme. J'apparais dans un milieu prolétaire ; je n'en suis pas condamné pour autant à réaliser tel type d'homme. Il ne dépend que de moi de me choisir prolétaire honteux, content ou révolté.

A l'égard de mon être, je suis totalement libre. Ce sont uniquement mes actes qui me font.

« L'existentialisme définit l'homme par l'action. » (P. 62). « Un homme s'engage dans sa vie, dessine sa figure et en dehors de cette figure il n'y a rien. » (P. 57). « ... il n'est rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie. » (P. 55).

C'est là, d'après Sartre, qu'on se méprend sur le caractère scandaleux et dissolvant de la littérature existentialiste.

« L'existentialisme lorsqu'il décrit un lâche dit que ce lâche est responsable de sa lâcheté. Il n'est pas comme ça parce qu'il a un cœur, un poumon ou un cerveau lâche, il n'est pas comme ça à partir d'une organisation physiologique, mais il est comme ça parce qu'il s'est construit comme lâche par ses actes. »

Un tempérament ne me condamne pas plus à la lâcheté qu'il ne me voue à l'héroïsme.

« Un tempérament n'est pas un acte. » « **Le lâche se fait lâche... le héros se fait héros : il y a toujours**

[1] J.-P. Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme*. Paris, Nagel (édition 1952), p. 15-16. Les chiffres insérés sans référence dans notre texte, renvoient aux pages de cet ouvrage.

une possibilité pour le lâche de ne plus être lâche et pour le héros de cesser d'être un héros. » (P. 59-62).

L'existentialisme libère l'homme. Il le remet à lui-même, à lui seul, à sa seule liberté. Je suis, ou plutôt je serai ce que je veux, sans aucune limitation. Sur cette liberté absolue et qui va me permettre de constituer mon essence, ne pèse aucune détermination antérieure (venant d'une naissance, par exemple) et, à l'avenir, aucune valeur morale ne saurait l'infléchir, l'aliéner, la déposséder d'elle-même.

J'ai donc l'entière initiative de mon être, de mon essence et c'est l'existence qui va ainsi me permettre de la conquérir. L'homme est cet être chez qui :

« L'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept... Qu'est-ce que signifie que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde et qu'il se définit après. L'homme tel que le conçoit l'existentialisme, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite et il sera tel qu'il se sera fait. » (P. 21-22).

Ainsi :

« Le destin de l'homme est en lui-même. » (P. 62).

« La première démarche de l'existentialisme est de mettre tout l'homme en possession de ce qu'il est et de faire retomber sur lui la responsabilité totale de son existence. » (P. 24).

Et même plus encore...

2° *L'homme créateur de l'humanité*

Cette initiative et cette responsabilité totales que j'exerce sur ma stricte individualité, elles ont, sans que je m'en doute, un retentissement cosmique, elles s'exercent aussi sur toute l'humanité. C'est inévitable.

« L'homme n'est pas enfermé en lui-même mais présent toujours dans un univers humain. » (P. 93).

Sartre admet le « cogito » cartésien.

« C'est une vérité absolue... simple, facile à atteindre, à la portée de tout le monde. » (P. 64-65).

Il estime cependant qu'il faut le corriger sur un point. Par le « je pense » je n'atteins pas moi-tout-seul mais moi-en-face-de-l'autre. Si je ne suis vraiment rien tant que je ne me suis pas situé par rapport à autre que moi, c'est grâce à la présence de cet autre, des autres que je m'éveillerai à la conscience de moi-même.

« Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route dans la ville au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes » [2].

« ... et c'est dans ce monde (d'inter-sujectivité) que l'homme décide de ce qu'il est et (par conséquent) de ce que seront les autres. » (Sartre, *op. cit.*, p. 67).

Or mes actes expriment des choix. Ils sont gros de jugements. Ils indiquent ce que j'estime être bien, ce qui me paraît absolu, ce qui doit être fait. En ce sens, ils sont exemplaires. Si par eux je me fais, par eux également je découvre peu à peu aux hommes comment ils doivent se faire.

« En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée, en même temps, une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons... et cette image est valable pour tous et pour notre époque tout entière...

Ainsi chacun de nous en se choisissant... choisit tous les hommes.

Notre responsabilité engage l'humanité entière. » (P. 25-26).

C'est donc à moi qu'il appartient dans une perspective existentialiste de proposer à toute l'humanité le type d'homme qu'elle doit réaliser.

3° *Création dans l'angoisse et le délaissement*

La prise de conscience de cette redoutable et double responsabilité déclenche — comment s'en étonner ? — un inévitable sentiment d'angoisse ?

« L'existentialisme déclare volontiers que l'homme est angoisse. Cela signifie : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soi l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité... (P. 27-28).

Il s'agit là d'une angoisse que tous ceux qui ont des responsabilités connaissent. » (P. 32).

Et cette angoisse est singulièrement accrue du fait que rien d'autre que son absolue liberté ne peut guider l'homme dans ses choix. Nous voici arrivés au centre de l'existentialisme athée.

« Dieu n'existe pas et il faut en tirer jusqu'au bout les conséquences... il est très gênant que Dieu n'existe pas, car avec lui disparaît toute possibilité de trouver des valeurs dans un ciel intelligible. » (P. 33-35).

Puisque Dieu n'a jamais existé, il n'y a pas d'essence *a priori* de l'homme, de normes *a priori* pouvant orienter l'action humaine.

« ... tout est permis si Dieu n'existe pas et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. » (P. 36). « ... nous sommes sur un plan où il y a seulement des hommes. » (P. 36).

où il y a seulement ma liberté !

4° *L'être profond de l'homme* : LIBERTÉ

« L'homme est libre... l'homme est liberté. » « Je suis ma liberté » [3].

Et ce qui m'est demandé est d'avoir suffisamment de loyauté et de courage pour le reconnaître et l'assumer. Alors je serai « authentique » et « de bonne foi ». Me voilà donc obligé d'inventer la morale : « Vous êtes libre, choisissez c'est-à-dire inventez ! » (P. 47).

La morale comme l'art est « création, invention » et l'homme « se fait en choisissant sa morale ». Nous ne pouvons échapper au choix (vivre c'est choisir et si l'on fuit la vie, on choisit encore) ni au caractère gratuit (et en ce sens, absurde) du choix, puisque nous sommes « condamnés » à la liberté. Je parais, existence sans essence, et je suis obligé de me fabriquer un type, un idéal, sachant parfaitement qu'il n'aura de valeur que parce que je l'aurai choisi. Dans ce délaissement universel qui constitue le monde où je me suis trouvé jeté, il n'y a, en effet, de valeur que

[2] Cité par P. Foulquié, *L'Existentialisme*. Coll. « Que sais-je ? » P.U.F., 1951, p. 71.

[3] Les Mouches.

celle que je crée. Et cette création n'est valable que si elle n'a d'autre justification que mon libre choix.

L'acte vraiment libre est celui qui n'a d'autre raison d'être ni d'autre fin que l'exercice de la liberté. La liberté est donc à la fois ce qui crée et qui authentifie la valeur. De telle sorte que, à travers mes actes, mes choix, c'est ma liberté qui se veut elle-même. J'agirai donc humainement, c'est-à-dire selon mon être véritable, dans la mesure où toutes mes décisions seront prises dans cette disposition de liberté absolue ou si l'on préfère de délaissement et d'absurdité. Il faut un certain courage pour accepter cette dure condition et la tentation est facile de refuser cette liberté, de se raccrocher à quelque valeur antérieure. Sécurité illusoire, d'ailleurs :

« J'entends des voix... qu'est-ce qui me prouve qu'elles viennent du ciel et non de l'enfer ?... je ne trouverai jamais aucune preuve, aucun signe pour m'en convaincre. » (P. 30-31).

Les événements eux-mêmes ne sauraient contenir aucune indication objective. Seule ma libre interprétation peut leur conférer un sens. S'il y a des signes,

« ... c'est moi qui choisis le sens qu'ils ont... je porte donc l'entière responsabilité du déchiffrement. » (P. 47-49).

Aussi, il ne reste plus qu'à s'installer bravement dans ce désert et cet irrationnel. Si l'on veut être fidèle à sa vocation d'homme, il faut accepter jusqu'au bout cette absolue liberté. Alors, on est « de bonne foi ».

« Les actes des hommes de bonne foi ont comme ultime signification la recherche de la liberté en tant que telle. (P. 82).

L'homme est un être libre qui ne peut dans des circonstances diverses que vouloir sa liberté. » (P. 84).

Et quand, dans cet inévitable délaissement qui pèse sur moi comme une condamnation, je suis obligé d'inventer à tout instant ma morale...

« la seule chose qui compte, c'est de savoir si l'invention qui se fait, se fait au nom de la liberté. » (P. 86).

5° *Un véritable humanisme*

En ce sens l'existentialisme est un véritable humanisme.

« Humanisme parce que nous rappelons à l'homme qu'il n'y a plus d'autre législateur que lui-même et que c'est dans le délaissement qu'il décidera de lui-même. » (P. 93-94).

Que l'homme soit et reste lui-même, qu'il revienne de ses aliénations pour retrouver son authenticité. Mais qu'il n'en oublie pas, pour autant, que son essence est le fruit d'une conquête.

« L'existentialisme ne prendra jamais l'homme comme fin, car il est toujours à faire... L'homme est constamment hors de lui-même ; c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme et d'autre part c'est en poursuivant des buts transcendants qu'il peut exister. » (P. 92-93).

Exister doit être pris, ici, dans son sens étymologique : c'est

« partir de ce qu'on est (*ex*) pour s'établir (*sistere*) au niveau de ce qui n'était auparavant que possible... ...L'existence est constante transcendance, c'est-à-dire dépassement de ce qu'on est ; on n'existe que par la libre réalisation d'un plus être »[4].

D'où :

« L'existentialisme sera donc à ce second titre un humanisme parce que nous montrons que ce n'est pas en se retournant vers lui, mais toujours en cherchant hors de lui un but qui est telle libération, telle réalisation particulière, que l'homme se réalisera précisément comme humain. » (P. 94).

Humanisme, enfin, à un troisième titre, celui de la subjectivité, « au sens où l'homme est présent toujours dans un univers humain. » (P. 93).

Ou, pour tout résumer en une phrase :

« cette liaison de la transcendance, comme constitutive de l'homme... et de la subjectivité... c'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. » (P. 93).

II. — Appréciation

L'on ne peut évidemment rejeter en bloc ni accepter dans sa totalité une telle conception de l'homme. Les affirmations de l'existentialisme athée séduisent d'abord, mais vient un moment où nous devons leur refuser notre adhésion : elles tournent à l'erreur. Nous voudrions marquer quelques aspects de cette ambiguïté.

1° *Examen de la notion de liberté*

Ainsi à l'optimisme prometteur du début succède bientôt un pessimisme — tout aussi violent — qui décourage de l'action et aboutit normalement à son refus ; et donc au suicide. Si l'on y échappe, c'est en réalité par une sorte de réflexe élémentaire, l'instinct de conservation. En l'occurrence, ce refus instinctif fondamental d'une telle conclusion suffit à démontrer la fausseté du point de départ. Tout le reste n'est que sophisme. Si, en effet, quoi que je fasse, tous les actes sont condamnés par avance à l'absurdité, à l'irrationnel, est-il tellement illogique que je désire me soustraire, une fois pour toutes, par l'anéantissement, à une condition beaucoup plus intolérable à porter que l'idée de la mort ?

De même en ce qui concerne l'acte libre. Il est exact que notre vraie figure n'est pas dans ce que nous sommes statiquement, dans ce que nous avons reçu : tempérament, situation sociale, etc... mais dans l'utilisation que nous en ferons. (Nous retrouvons ici les « ustensiles »). Et E. Mounier distingue avec juste raison le caractère donné, du caractère voulu. La perspective chrétienne est d'ailleurs la même : ce qui nous suit dans l'au-delà, ce qui va servir à nous caractériser dans notre être véritable, ce sont nos actes. « *Opera illorum sequuntur illos* ». Les serviteurs entrent dans la joie du Seigneur non parce qu'ils ont 5 ou 3 talents, mais parce qu'ils ont fait fructifier ce qu'ils avaient. Autrement dit, aux yeux de Dieu notre être véritable n'est pas dans ce que nous avons reçu, mais dans ce que nous avons fait de ce que nous avons reçu. Nous serons jugés sur une gestion. En ce sens, ma destinée est en moi-même et je serai ce que je me ferai. Donc je suis libre à l'égard de mon être. Nous revenons ainsi à cette affirmation de la liberté,

[4] P. Foulquié *op. cit.*, p. 41-42.

capitale dans l'existentialisme. Je ne suis pas une chose, mais une initiative libre.

Chaque fois que Sartre prend soin de se situer par rapport au déterminisme marxiste nous le suivons. Mais il est temps d'examiner la notion qu'il se fait de la liberté. La tâche n'est pas facile. Essayons.

Elle n'est pas la liberté d'un être, c'est-à-dire une modalité d'action, un pouvoir d'agir d'un être. Elle est un être. Il faut donc plutôt dire qu'il y a un être qui est liberté.

« L'homme est libre » est une expression maladroite et fausse. Il faut la corriger ainsi : « L'homme est liberté », « *Je suis ma liberté* ». Et si l'on veut à tout prix parler d'essence : l'essence de cet être, l'homme, c'est la liberté. Dès lors la liberté ne saurait être qu'absolue. On ne la concevra pas comme insérée dans une nature qu'elle exprimerait puisqu'elle est, elle-même, toute la nature de l'homme.

Dans son jaillissement, elle n'est pas orientée par ce dont elle émanerait, puisqu'elle n'exprime aucune nature antérieure. Mais aussi, à l'autre bout dans son exercice, elle n'est soumise à l'influence d'aucune valeur morale qui pourrait l'infléchir dans tel ou tel sens. Elle ne rencontre pas davantage d'obstacle dans le monde. Elle est absolue.

« L'existence libre serait qualité incessamment changeante, jaillissement originel, invention perpétuelle de soi par soi : en d'autres termes, subjectivité absolue. On ne la saisit que du dedans et de la racine en naissant avec elle.

Dès lors que la liberté est affirmation absolue, rien ne saurait la limiter, elle est totale et sans bornes (Sartre) par le seul fait qu'elle est. Elle n'exprime aucune nature antérieure à elle, ne répond à aucun appel : elle cesserait alors d'être liberté. Elle se fait et me fait en se faisant, en elle et par elle je m'invente, j'invente mes motifs, les valeurs et le monde avec moi, sans appui ni secours »[5].

On le comprendra aisément : « Cette liberté absolue est un mythe. » (*ibid.*).

La liberté n'est pas un être qui se suffit à soi, qui se crée spontanément à partir de rien. La liberté est toujours la liberté d'une personne. Elle est l'attribut d'un sujet ; et il y a ce sujet, cette nature. De même qu'il y a en face de cette liberté d'un sujet un monde qui, d'une certaine façon, lui fait obstacle.

« La notion de nature est une idée confuse, il faut l'épurer. Mais elle exprime que l'existence en même temps que jaillissement est aussi épaisseur et densité, en même temps que création, donné. Je ne suis pas seulement ce que je fais, le monde n'est pas seulement ce que je veux. Je suis donné à moi-même et le monde m'est préalable.

Telle étant ma condition, il y a dans ma liberté une multiple pesanteur, celle qui vient de moi-même, de mon être particulier qui la limite, celle qui lui arrive du monde, des nécessités qui la contraignent et des valeurs qui la pressent... »

Si l'on persiste à refuser cette évidence d'un conditionnement de la liberté, celle-ci

« ... se subtilise et tend à devenir une ombre, une idée sans consistance, une rêve-limite ; elle est amorphe, on la croit absolue. Elle jette l'individu à des sursauts de révolte et d'exaltation dont l'intensité seule le captive, indifférent à leurs contradictions. » (*Ibid.*).

Plus que cela. Ainsi conçue, la liberté est tout aussi aveugle, impérieuse, inévitable pour l'homme que l'instinct. Mais alors elle se détruit elle-même, elle n'est plus liberté. En tous cas, elle ne saurait désormais me refléter, avoir un caractère proprement humain et ce n'est pas par elle que je m'exprimerai, si vraiment mes décisions libres

« ne sont qu'une manifestation d'un choix plus original et plus spontané que ce qu'on appelle volonté. » (Sartre, *op. cit.*, p. 23-24).

et si, quand je commence à délibérer, déjà « les jeux sont faits ».

Rappelons-le, en effet,

« ... d'après M. Sartre, agir librement consiste non à se décider d'après des motifs, mais à poser, sans motif et même sans le savoir, des motifs qui nous dominent ensuite à notre insu. Nous concevons l'acte libre comme éminemment rationnel : pour lui, il est absurde ; ... il se rattache à l'activité instinctive et non à l'activité rationnelle »[6].

Et l'on comprend mieux les remarques d'E. Mounier :

« Une liberté qui jaillit comme un pur fait, qui est si étroitement impliquée dans l'affirmation de l'existence qu'elle évoque une nécessité — Sartre dit une condamnation — est une nature aveugle, un pouvoir nu. Qui la distinguera de l'arbitraire vital et de la volonté de puissance ? Comment sera-t-elle mienne, si je ne puis la refuser ? Où prendra-t-elle visage humain, puisque l'homme n'a de figure que par ses décisions ?...[7] »

Une telle conception risque de nous conduire aux délires de la vie intense. En réalité :

« La liberté n'est pas rivée à l'être personnel comme une condamnation, elle lui est proposée comme un don. Il l'accepte ou la refuse. » (E. Mounier, p. 76).

Force nous est de conclure avec P. Foulquié :

« Au point de départ, la liberté sartrienne nous paraissait d'une étendue indéfinie. Mais après avoir précisé ce que recouvre ce mot, nous constatons qu'il ne s'agissait que d'une pseudo-liberté : la spontanéité du vivant. » (*Op. cit.*, p. 63).

2° *Pas de transcendance*

Il y a une deuxième illusion dans l'humanisme existentialiste ; il prétend, en effet :

« l'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme... » (P. 92).

En réalité, tout ceci n'est qu'apparence. Et l'on ne peut parler de « transcendance » qu'en jouant sur les mots. L'existentialiste athée fait semblant de s'oublier ou de se « dépasser » ; mais il se recherche, il se veut jalousement lui-même, lui seul : il est en circuit fermé. Faut-il, dès lors, s'étonner qu'il se retrouve aux prises avec le délaissement, la solitude, l'angoisse, l'absurdité ?

C'est une fois de plus, l'erreur de Narcisse qui meurt pour s'être recherché.

« Rejoindre sa propre image et se confondre avec elle, c'est cela mourir[8]. »

[5] E. Mounier, *Le Personnalisme*, Coll. « Que sais-je ? » P.U.F., p. 74-75.

[6] P. Foulquié, *op. cit.*, p. 63.

[7] E. Mounier, *op. cit.*, p. 75.

[8] Louis Lavelle, *L'Erreur de Narcisse*, Paris, Grasset, 1947, p. 19.

L'acceptation d'une véritable transcendance, voilà ce qui pourrait le sauver.

« L'acte le plus humble doit suffire à le délivrer de la misère où il est tombé et à lui rendre l'être qu'il a perdu [9]. »

Or c'est justement le refus de l'Autre qui est à la base de ce système. En cela il n'est pas une nouveauté, il s'inscrit à la suite de tous ceux qui ont prôné la libération de l'homme et qui ont voulu l'arracher à ses aliénations (Feuerbach, le Marxisme). Il est, au fond, du même ordre que le Nietzschéisme : un refus de Dieu.

« L'existentialisme n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente. » (P. 94).

Sartre d'ailleurs se préoccupe très peu de prouver la non-existence de Dieu. Il est bien entendu que Dieu n'existe pas. Et cette mort de Dieu affirmée, voulue plus que démontrée, est au cœur même de l'existentialisme athée.

« L'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que Dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même si Dieu existait ça ne changerait rien... Le problème n'est pas celui de son existence ; il faut que l'homme se retrouve et se persuade que rien ne peut le sauver de lui-même, fût-ce une preuve valable de l'existence de Dieu. » (P. 95).

Peut-on exprimer plus clairement la résolution de se passer de l'Etre transcendant, de faire cavalier seul, de réaliser sa destinée sans lui ?

Mais justement, cela est-il possible ? Le résultat auquel aboutit cette tentative semble bien démontrer que, sans Dieu, la vie est absurde et l'homme se découvre incapable même de sauvegarder en lui ce qu'il a de spécifiquement humain. Sartre a voulu la liberté pour elle-même. Quoi d'étonnant, si elle s'affole et devient souverainement destructrice ?

« La liberté ne nous est pas donnée pour elle-même, ni pour n'importe quoi, mais pour que nous nous réalisions... s'enfanter soi-même tel qu'on le veut, c'est bien la vraie grandeur de l'homme et l'essence de la liberté spirituelle. Mais c'est à partir de ce point que s'impose le choix décisif et tragique : se réaliser en faisant sa pure volonté ou bien en répondant à sa vocation. Ce choix coupe l'humanité en deux et partage les hommes en deux races ennemies : ceux qui acceptent et ceux qui refusent de dépendre de quelque chose qui les dépasse... Pour les premiers la liberté s'exprime en se refusant... à toute obligation ; elle est le pouvoir de se réaliser en se maintenant rigoureusement indépendant de tout appel transcendant. Pour les seconds, la liberté s'exprime en s'offrant à quelque chose de plus grand et de meilleur que soi ; elle est le pouvoir de se réaliser en se donnant au Bien et en s'ouvrant à Dieu. La liberté qui se refuse est essentiellement anarchique et destructrice ; la liberté qui se donne est essentiellement engagée et constructive. Les deux s'excluent et elles déterminent la différence la plus profonde qui puisse séparer les hommes [10]. »

S'il est vrai que l'homme est fait pour Dieu, comme le clame S. Augustin (*Domine, fecisti nos ad te !*), il ne saurait se réaliser pleinement qu'en se rendant librement à Dieu. Et nous devons placer en exergue à tout humanisme cette remarque qui, pour Berdiaeff, « est la découverte expérimentale de notre temps » : « Sans Dieu, il n'y a pas d'homme ! » L'aventure existentialiste athée constitue une preuve en creux du dogme de la Création. L'homme ne peut rester homme et le monde perd son sens dès que l'on oublie ou méconnaît le lien de dépendance totale qui les unit à Dieu.

* *

Dans cette perspective et dans la mesure où il est moins une attitude définitivement figée de refus lucide de Dieu, qu'une stupeur et un désarroi devant l'absurdité d'un monde d'où Dieu a pratiquement disparu, l'existentialisme athée, malgré son épithète, revêt une profonde signification religieuse. Il illustre alors le fameux : « Misère de l'homme, sans Dieu », de Pascal.

C'est E. Bréhier qui le constate [1] :

« ... la vision existentialiste du monde pose un problème qui serait résolu si Dieu était possible ; l'exil, le dénuement, le sentiment du néant... tous ces traits, sans exception, sont la peinture de ce qu'est l'homme « après le péché » (comme dirait Malebranche), qui n'a retenu du christianisme que cette vision pessimiste des choses et qui ignore sa contre-partie qui est la rédemption... »

« Il ne faut pas oublier que, avant l'existentialisme athée de Sartre, il y a eu l'existentialisme chrétien de G. Marcel où le drame de la vie chrétienne n'a pas été ainsi tronqué. »

Qui pourrait se flatter de rester longtemps dans une situation aussi peu confortable, aussi critique ? L'aventure du Prodigue est de toutes les époques. Mais peut-être a-t-il donné plus spécialement à la nôtre d'éprouver combien la vie est intenable loin du Père !

C'est être déjà — au moins par le cœur — sur le chemin du retour.

A. Calmet.

[9] Lavelle, *ibid.*, p. 20.

[10] Jean Mouroux, *Sens chrétien de l'homme.* Paris, Aubier, 1945 ; p. 135-136.

[1] E. Bréhier, *Transformations de la Philosophie française.* Paris, Flammarion, 1950 ; p. 202 et s.

LA VIE ET L'ACTION DU BIENHEUREUX PIE X

Deux livres historiques sur Pie X

Le R. P. Fernessole, professeur à l'Institut catholique de Paris (chaire d'Histoire de la Papauté) a publié en 1952 un premier volume sur Pie X : *De Riese au Vatican.* Le second parut en 1953 : *Du Vatican à la Gloire du Bernin* [1]. Ce beau travail est un exposé d'ensemble sur la vie du Bienheureux, et spécialement sur son Pontificat. L'auteur a puisé aux meilleures sources, qu'il énumère (T. II, p. 523-527) : les publications de la Postulation, parues en 1923, 1939 et 1943 ; celles de la S. C. des Rites, éditées en 1942, 1949 et 1950 ; et tous les « Actes » (écrits) de S. S. Pie X, y compris le *Livre Blanc* sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France (1905), auxquels il ajoute le *Livre*

[1] **Pie X. Essai historique.** T. I. *De Riese au Vatican.* T. II. *Du Vatican à la gloire du Bernin.* Deux in-8 de 252 et 538 p. Paris, Lethielleux, 1952 et 1953.

Jaune sur les affaires Geay et Le Nordez, publié par ordre de Léon XIII en 1900.

Il a utilisé, de plus, une quantité d'ouvrages divers concernant toute la période du Pontificat de Pie X (p. 527-532). Dans cette masse de documents, deux ouvrages prennent un relief spécial : celui de Mgr Angelo Marchesan, ancien condisciple de Joseph Sarto (*Papa Pio X*), qui fit revoir son manuscrit par Pie X en personne et le publia de son vivant, en 1905 (l'histoire s'arrête malheureusement à l'année 1903) ; et celui du R. P. Dal-Gal : *Beato Pio X, Papa* [2], paru en 1951, et sur lequel nous allons revenir [3].

Le Père Fernessole apprécie l'ouvrage du P. Dal-Gal comme étant « de caractère et de valeur « *historique* », encore que la forme en soit volontiers oratoire et l'esprit apologétique ». Le P. Dal-Gal a étudié les mêmes sources que le P. Fernessole, et il signale à ce sujet que 240 témoins ont déposé aux procès Ordinaires et Apostoliques ; il a aussi utilisé le travail de Mgr Marchesan et ceux de quelques autres historiens de Pie X ; cela « confère à son livre une autorité *documentaire de premier plan* ». Il a, de plus, exploré les lettres pastorales, discours et lettres privées du Bienheureux avant son élévation au Souverain Pontificat, et il en cite les extraits les plus caractéristiques ; citations, dans lesquelles le P. Fernessole a amplement puisé.

Il suffit d'ailleurs de savoir que ce livre a été distribué à Saint-Pierre de Rome, par les soins de la Postulation, à l'occasion de la béatification de Pie X, pour que le lecteur ait toute garantie à son sujet [4]. C'est, dit le P. Fernessole, une « large adaptation, en vue du public français ». On y relève un caractère anecdotique assez accentué, ce qui n'est pas fait pour nuire à son intérêt. Des notes nombreuses renvoient aux sources et donnent, chaque fois qu'il en est besoin, des explications biographiques ou autres, utiles aux lecteurs non avertis. La moitié du volume est consacrée à la vie de Pie X avant son arrivée au Vatican, et l'autre moitié à son activité pontificale. C'est donc surtout pour cette dernière période que les proportions des deux ouvrages diffèrent, puisque, à égalité de format, le t. II du P. Fernessole est deux fois plus volumineux. Aussi est-ce le travail du P. F. que l'on préférera pour un exposé aussi ample et complet que possible. Celui du P. D.-G. ajoutera maints détails biographiques et traits édifiants, et sera plus accessible au grand public [5].

Pour donner une idée de l'intérêt de ces deux ouvrages, nous en tirerons deux articles, l'un sur la vie de Pie X, l'autre sur son action.

I

Biographie du Bienheureux Pie X

Les années d'enfance. — Joseph Sarto est né le 2 juin 1835 à Riese, charmant village de la province de Trévise, en Haute-Vénétie. Son père était *cursore*, facteur municipal, et possédait une maisonnette, trois petits champs et une vache. Ces biens lui valent, dans les registres officiels, le titre de propriétaire, mais en réalité il était pauvre. D'autant plus que, marié à quarante ans avec Marguerite Sanson, de vingt ans plus jeune que lui, il en eut dix enfants, dont huit survécurent.

Le foyer était profondément chrétien. Le père assistait tous les jours à la messe. Le soir il expliquait le catéchisme et récitait la prière. La mère avait des sentiments plus profonds encore. C'est elle surtout qui marqua de son empreinte l'âme de ses enfants : le futur pape lui ressemble même physiquement ; il tient d'elle son air de dignité et de distinction naturelle qui frappera tous ceux qui le connaîtront.

Joseph n'avait guère qu'un défaut : il était porté à la colère, et cela lui valut d'être parfois « gratifié d'un coup de baguette » par l'instituteur (*D.* p. 3). Mais il luttera sans cesse contre cette tendance, au point de la maîtriser complètement avant son sacerdoce. Ce n'était, d'ailleurs, que le revers de médaille presque fatal d'une énergie indomptable. Avec cela, d'une grande bonté, d'une intelligence vive, d'une application soutenue et d'une piété entraînante, il faisait l'admiration de tous.

Il eut vite faite d'épuiser la science de son maître d'école. Se sentant alors appelé au sacerdoce, il obtint de continuer ses études au collège de Castelfranco Veneto, à 7 km de Riese. Chaque jour il faisait à pied le voyage aller et retour. Pour ne pas user ses souliers, il marchait pieds nus une fois sorti du village. Sa seule nourriture était une galette de farine de maïs (*polenta*), nous dirions en français : un morceau de pain sec. Parfois, pressé par la faim, il « en était réduit à solliciter la charité de ses camarades » (*D.*, p. 5).

Le premier contact avec les fils de bourgeois qui fréquentaient le collège fut peu accueillant : « Hé,

[2] A la suite de cette double énumération, l'A. donne une liste des principaux ouvrages historiques et psychologiques sur Pie X (p. 532-535).

[3] Jérôme Dal-Gal, O. M. Conv. **Pie X.** In-8 de 512 p. Paris, Ed. Saint-Paul, 1953.

[4] Le volume paraît en français, aux Editions St-Paul, sans mention explicite de la langue originale et sans le nom du traducteur.

Celui-ci, M. Robert Havard de la Montagne, a fait connaître son nom dans l'hebdomadaire *Aspects de la France*, en mai 1953.

[5] Si nous comparons la traduction littérale de plusieurs chapitres de D. avec l'adaptation française, nous constatons que les éditeurs de Saint-Paul ont obéi à la crainte excessive de froisser qui que ce soit. C'est leur droit, dès là que l'auteur a accepté ces modifications. Mais il est regrettable que parfois les sources elles-mêmes ne soient pas suffisamment respectées. Ainsi le P. F. (t. I, p. 109) cite un témoin, Mgr Rosa, racontant l'anecdote suivante. A la fin de son séjour à Mantoue, Mgr Sarto, déjà cardinal, se promène avec le jeune abbé Rosa, tout frais émoulu de la Grégorienne. Près d'un cimetière juif, il pose à son compagnon un cas de conscience : faut-il réciter un *De Profundis* pour ces défunts ? Réponse négative. Le cardinal enlève son chapeau et dit la prière. Puis il ajoute en souriant : « Vois, Baptiste, maintenant nous avons fait notre part. Le Seigneur fera la sienne. Car il n'est pas dit que la théologie du Seigneur soit comme elle qu'enseignent les Pères Jésuites à l'Université Grégorienne... ». Or, dans la version de D., p. 120, la boutade du Cardinal (honni soit qui mal y pense !) devient ceci : « Voyez-vous, vous êtes lauréat de théologie à Rome. C'est la science souveraine qui nous est absolument nécessaire. Mais, croyez-moi, Notre-Seigneur a aussi sa théologie et son système qui lui est très particulier. Alors vous comprendrez pourquoi j'ai voulu que nous priions pour ces malheureux ».

Dans nos citations, *D.* renvoie au volume du P. Dal-Gal, et *F.* à ceux du P. Fernessolle.

vois donc ce chapeau ! » disaient-ils en montrant sa coiffure sans doute peu élégante. Mais l'instituteur, qui avait accompagné son élève, leur répondit : « Attendez, attendez, vous verrez bientôt ce qu'il y a sous le chapeau ! » (*F.*, p. 18). De fait, pendant les quatre ans qu'il passa dans cet établissement (de 1846 à 1850), il fut constamment le premier en tout, dans une classe d'une quarantaine d'élèves. Et sa piété, sa conduite étaient à l'unisson. « De relations exquises avec ses camarades, dit un ancien de l'école, il faisait l'admiration des professeurs qui avaient toujours son nom à la bouche et ne cessaient pas de le citer en exemple. » (*D.*, p. 6).

* *

Séminariste. — Grâce à une bourse obtenue du Patriarche de Venise, lui-même fils d'un forgeron de Riese, Joseph Sarto put entrer au grand Séminaire de Padoue, le 13 novembre 1850. Il devait y rester jusqu'en 1858, date de son ordination sacerdotale.

Ces huit années furent bien remplies. « Le séminaire jouissait et jouit encore d'une réputation méritée » (*F.*, p. 21). Les élèves étaient nombreux et travaillaient sérieusement. Pendant deux ans ils faisaient d'abord — ou refaisaient — leurs humanités. Les deux années suivantes ils étudiaient la philosophie, « en continuant à se perfectionner dans la connaissance de l'italien, du latin, du grec, de l'histoire, des sciences naturelles » (*F.*, p. 21). Puis c'était la théologie.

D'emblée, ici comme précédemment, l'abbé Sarto se classe le premier des quarante condisciples de son cours, et cela dans toutes les matières. Durant ces huit années, ses professeurs ne savent comment exprimer leurs éloges, tant pour sa valeur intellectuelle que pour sa conduite exemplaire.

« Eminemment distingué... étudie à la perfection,... connaissance approfondie de la littérature italienne,... traduit le latin avec finesse, clarté et élégance,... connaît à fond sa grammaire grecque ;... remarquable par l'étendue et la clarté de sa connaissance de l'histoire moderne ;... remarquablement doué pour les sciences,... distingué par une singulière assiduité d'application dans toutes les matières,... piété exceptionnelle, de qualité rare, solide, avec pourtant une sorte de tendresse candide,... etc. ».

Telles sont quelques-unes des appréciations à son sujet dès sa première année de philosophie. Les années suivantes, aux examens, il est partout « éminent ». Il l'est en Ecriture sainte, en dogme, en morale, en droit canon, en patrologie, en histoire de l'Eglise, en éloquence sacrée et en méthode catéchistique. De mémoire d'homme on n'a jamais vu son pareil au Séminaire ; il est, d'après les archives de l'établissement « le plus remarquable des élèves dont les plus vieux maîtres puissent se souvenir » (*F.*, p. 25), et cependant ce Séminaire « était réputé par la célébrité de plusieurs anciens élèves ». (*F.*, p. 21).

Non content d'étudier les matières des cours, il « se met à l'Ecole des Pères de l'Eglise dont il montrera plus tard une connaissance si approfondie dans ses Encycliques et autres Actes ». (*F.*, p. 26). Dans une lettre à l'ancien vicaire de Riese il dit sa joie d'avoir acheté à bon compte les œuvres de saint Cyprien et celles de saint Jean Chrysostome en 24 volumes : c'est que le manque d'argent le gênait toujours ; son père étant mort en 1852, il se vit contraint, à la fin de ses vacances, d'aller de porte en porte solliciter des aumônes.

Il brillait en musique sacrée comme en tout, à tel point que la dernière année il fut nommé directeur de chant. C'était une sorte de passion chez lui : dès qu'il eut pris la soutane il s'occupait beaucoup du chant dans sa paroisse natale, en même temps que du catéchisme.

Bref, il était un sujet tellement exceptionnel qu'à partir de 1856 ses Supérieurs lui donnent une chambre à part et lui permettent de sortir seul, en promenade, avec son plus cher condisciple, un futur archevêque. Il apprécie fort ces faveurs, qui lui permettent de travailler plus intensément et de se détendre avec plus de liberté : « En promenade, écrit-il alors, je ne me joindrai plus à cette longue file qui inspire mélancolie à ceux qui la regardent et plus encore à ceux qui en font partie ». (*D.*, p. 15). C'est qu'il n'aime pas la mélancolie : il écrit dans la même lettre que ses Supérieurs l'ont surnommé « le réjoui ».

Et le P. Fernessole de conclure :

« En jetant un regard d'ensemble sur ces huit années de séminaire si laborieuses, si fécondes, si prodigieusement remplies, comment ne pas s'indigner contre des pseudo-historiens qui, doctoralement, appellent Pie X un « paysan ignorant, sans lettres, sans études... ». Sur quoi donc peuvent-ils appuyer leur mensonge ? » (p. 27).

Mesureraient-ils donc la culture au nombre de diplômes amassés en Sorbonne ?

* *

Vicaire à Tombolo (1858-1867). — « Tombolo, bourgade des environs de Trévise, dans la province de Padoue, comptait alors environ 1830 âmes ». L'abbé Sarto se rendit à son poste sans enthousiasme : les habitants étaient grossiers et jureurs. « Mais, écrit-il à sa mère, je dois obéir, et ça ira ».

En effet, il ne tarda pas à conquérir l'estime et l'affection des paroissiens. Il a alors 23 ans, ayant été ordonné avec dispense. Il plaît par son charme naturel, sa simplicité, sa distinction et surtout sa bonté. On connaît les folies des saints, d'un curé d'Ars par exemple, en fait de générosité. On peut dire que, dès cet instant et pendant toute sa vie, l'abbé Sarto est leur émule, si même il ne les surpasse point. On n'en finirait pas de citer des faits à l'appui, et les historiens eux-mêmes sont obligés de se borner. Il donne littéralement tout ce qu'il gagne. Dès qu'il a des honoraires de prédication, il les laisse dans les mains d'un pauvre. Quand il n'a plus d'argent sonnant, il distribue ce qui lui tombe sous la main : du bois, du maïs, des vêtements, etc., jusqu'au pot-au-feu qui bout dans la marmite. Ses vêtements sont usés jusqu'à la corde et font pitié, son linge et ses bas ne sont que des morceaux. Ses sœurs ont beau lui faire des remontrances, il est inflexible : bientôt, quand il sera curé et qu'il recevra des hôtes à l'improviste, son refrain sera : « *acqua ! acqua !...* ajoutez de l'eau au potage, et tout ira bien ! » A toutes les récriminations il répond par un acte de confiance en la Providence : « Le Seigneur y pourvoira ! »

Lui-même est d'une frugalité étonnante. Levé chaque jour à 4 heures, il ne prend habituellement qu'une tasse de café jusqu'au déjeuner de 14 heures. Et cela ne l'empêche pas de travailler sans

arrêt, soit à son bureau, où il continue d'étudier « la Sainte Ecriture, la Théologie, le Droit canon, les Pères et les Docteurs de l'Eglise » (*F.*, p. 32), soit au dehors, où il a d'autant plus de ministère que, en 1863, son curé tombe malade de la poitrine. Il a donc pratiquement la charge de la paroisse.

« Il administrait les sacrements. Les dimanches et jours de fête il confessait sans compter les heures. Il expliquait le catéchisme aux enfants, la doctrine chrétienne aux adultes. Chaque jour il s'employait à consoler les misères, à rappeler ses ouailles au devoir, à apaiser les querelles, à rétablir la paix dans les familles. Il ne perdait pas de vue l'école de chant sacré, fondée par lui pour donner plus d'éclat aux offices. Il enseignait la grammaire aux enfants qui inclinaient vers le sacerdoce, etc. » (*D.*, p. 22).

Il enseignait même à lire et à compter aux adultes illettrés. Un jour, en effet, qu'un groupe de ceux-ci se lamentaient sur leur ignorance, l'abbé, qui avait son idée, leur demande brusquement :

« Voulez-vous une école du soir ?
— Oh ! pour ça, oui, répondent-ils en chœur.
— Eh bien ! inscrivez-vous !
Ils s'inscrivent tous.
— Mais, que vous donnerons-nous, don Giuseppe, pour vous remercier ?
— Pas d'argent, mais une chose plus importante : vous ne blasphémerez plus ».

Marché conclu. Et les blasphèmes diminuèrent sensiblement. (*F.*, p. 33).

Il était tellement actif dans son zèle dévorant que la nièce du curé l'avait surnommé « le mouvement perpétuel » (*D.*, p. 19). Apercevant de la lumière chez lui la nuit, elle crut d'abord qu'il oubliait de l'éteindre : pas du tout, mais il ne dormait que quatre heures, et plus d'une fois il lui est arrivé de ne pas se coucher. Il avait beau jouir d'une santé robuste, ce régime-là était excessif. Aussi était-il très maigre, et on le vit s'évanouir plusieurs fois.

Tant d'héroïsme lui permettait d'employer des procédés apostoliques d'un genre spécial et qu'on n'aurait sans doute pas admis chez un autre : il gifla des blasphémateurs ! Une fois même, il entend de sa chambre des jeunes gens qui se querellent en blasphémant. « Ne pouvant plus supporter tant d'injure faite à son Dieu, il bondit au milieu des combattants, et d'une poigne vigoureuse leur administre une raclée aussi efficace qu'imprévue » (*F.*, p. 33). Loin de lui garder rancune, les coupables, dans la suite, se glorifiaient d'avoir été « confirmés » par le Pape.

L'éloquence du jeune vicaire était remarquable : simple, chaude, agrémentée d'une belle voix, nourrie de l'Ecriture et des Pères, elle savait s'adapter à tous les auditoires et allait droit au cœur. Aussi sa renommée se répandit-elle très vite. Il répondait volontiers aux invitations des curés et vicaires des environs ; et ceux-ci, éblouis par sa prodigieuse activité, l'appelaient « le vicaire des vicaires ».

C'est précisément cette éloquence qui fut l'occasion de son départ de Tombolo. Son curé, malgré son affection et sa reconnaissance pour un dévouement inlassable, ne pouvait se résigner à voir demeurer dans un poste si modeste un sujet d'une telle valeur. Il s'arrangea pour lui faire prêcher à la cathédrale de Trévise le panégyrique de saint Antoine de Padoue, « le saint » par excellence dans la contrée. L'effet fut infaillible ; quelques mois plus tard, l'abbé Sarto était nommé curé-archiprêtre de Salzano.

* *

Curé-archiprêtre de Salzano (1867-1875). — Quel scandale pour les paroissiens de cette ville de 3.500 habitants, quand ils virent arriver ce jeune prêtre de 32 ans, maigre, pâle, habillé misérablement ! Eux qui étaient habitués à n'avoir pour archiprêtres que des ecclésiastiques distingués, des professeurs de Séminaire, des chanoines de la cathédrale ! On avait beau leur dire que le nouveau venu avait été classé premier au concours préalable : ils grommelaient contre l'évêque et étalaient leur mécontentement. Mgr Zinelli laissa dire. Et bientôt le « vicaire des vicaires » était considéré comme le « curé des curés ». Son premier sermon impressionna les fidèles, sa visite pastorale les conquit, et on ne tarda pas à apprécier sa serviabilité. L'ancien curé était quasi inabordable. Si quelqu'un frappait à la porte, c'était la bonne qui mettait le nez à la lucarne :

« Bonjour, Madame Adrienne !
— Bonjour, que voulez-vous ?
— Parler à l'archiprêtre.
— Dites votre affaire à moi-même ! »

« Bien des gens s'éclipsaient, pestant contre toutes les gouvernantes d'ici-bas. Avec don Sarto, pas de lucarne, pas de gouvernante, un accueil cordial et souriant. » (*D.*, p. 41).

Et l'auteur de rapporter (*ibid.*) la remarque que tout le monde faisait partout où don Sarto passait : « De mémoire d'ancêtre, Salzano n'a jamais eu pasteur plus zélé et plus charitable ». Il travailla si bien pendant ces neuf années que, dit un témoin, « il rendit ce pays un pays modèle au point de vue de la religion et de la morale » (*F.*, p. 40).

Que fit-il donc pour obtenir un tel succès ? Rien d'autre que ce qu'il avait fait jusque là. Et c'est précisément la merveille de cette vie sacerdotale : on ne peut imaginer plus de continuité. Tel il était vicaire, tel il est curé, tel il sera évêque, puis cardinal, puis pape. Même austérité de vie, même travail intensif, même charité héroïque, même zèle apostolique, mêmes initiatives pratiques. Partout où il sera, il continuera de ne dormir que quatre heures ou quatres heures et demie par nuit, de se nourrir frugalement, de donner tout ce qu'il possède — plus même, car il aura souvent recours aux monts-de-piété — et d'aller toujours jusqu'au bout de ses forces, pour l'amour de Dieu et des âmes. Et tout cela dans la simplicité, la joie, la bonne humeur, comme si un tel héroïsme allait de soi.

Nous n'avons donc pas besoin d'entrer dans beaucoup de détails. Il suffit de signaler comment les mêmes principes de vie sacerdotale et de zèle apostolique se réalisaient sous des formes adaptées aux situations nouvelles.

C'est ainsi qu'il continua d'inculquer la nécessité de l'instruction religieuse : « Je vous conjure de venir au catéchisme, ne cessait-il de répéter. Mieux vaut manquer les vêpres que le catéchisme » (*D.*, p. 38). Et pour attirer les fidèles, il institua le catéchisme dialogué, avec la collaboration d'un jeune prêtre voisin. On y venait en foule même des paroisses environnantes.

C'est ainsi encore qu'il rehaussa le culte liturgique, la propreté de l'église, etc.

Et dans son souci des pauvres, il ne se contenta pas de donner tout ce qu'il avait : il se fit apôtre de la justice sociale. Il y avait à Salzano une soierie, dirigée par un juif, où travaillaient 300 ouvrières, sans compter les hommes. Il sut se concilier l'estime et la confiance du patron et obtint de lui l'amélioration du sort des employés. Son action en faveur des autres travailleurs fut encore plus efficace et plus durable : en « vrai précurseur », il fonda une caisse rurale, « premier embryon, au moins en Italie, de celles qui surgirent quelques années plus tard, premier type de ces institutions sociales qui fleurissent aujourd'hui un peu partout » (*D.*, p. 40). Cela n'alla pas sans difficultés ni résistances ; tel propriétaire, pourtant catholique, « se plaignait que don Sarto s'occupât un peu trop de ses fermiers ». Mais on ne pouvait s'opposer longtemps à un tel apôtre.

Toutefois le trait le plus marquant du séjour de don Sarto à Salzano fut son dévouement pendant l'épidémie de choléra qui faucha les vies humaines en 1873.

« Il était présent partout, raconte Mgr Marchesan. Il y a un mort à ensevelir, un malade à confesser ; cette maison manque du nécessaire ; dans cette autre, personne ne peut assister les malades, leur donner à temps des remèdes : donc il faut aller, voir, secourir, conseiller. Et don Giuseppe, tout zèle, toute charité, de nuit et de jour, à toute heure secourait et conseillait... Sachant que le devoir d'assistance aux malades regarde d'abord le curé, il ne voulait absolument pas que les vicaires s'exposassent au danger » (*F.*, p. 45).

C'était lui qui se chargeait de tout. Il lui arriva même de tenir le brancard d'une civière jusqu'au cimetière : l'un des porteurs avait tellement bu pour se donner du courage que ses jambes ne le portaient plus.

Il se dévoua à tel point qu'il en fut épuisé. Un de ses amis, étant venu le voir, fut effravé à son aspect. Il fit intervenir l'évêque qui ordonna au curé de se ménager et de se soigner. Bientôt après il l'appelait près de lui à Trévise.

* *

A Trévise (1875-1884). — Les étapes de l'ascension du Bienheureux sont aussi régulières que sa vie privée. Après 8 ans de Séminaire, il est 9 ans vicaire, 8 ans curé, 9 ans chanoine, 9 ans évêque de Mantoue, 9 ans patriarche de Vénise, 11 ans pape. Et à chaque étape, c'est la Providence qui agit. Lui n'y est pour rien. Quand il prêche le panygyrique de saint Antoine, il ignore le stratagème de son curé. Quand il se présente au concours de Salzano, c'est sur l'ordre exprès de son évêque. Lorsque, en 1875, celui-ci le convoque et le nomme à un triple poste : chanoine de la cathédrale, directeur au Séminaire et chancelier de l'évêché, c'est de la stupeur. L'humble prêtre supplie son évêque de choisir quelqu'un de plus digne que lui, et il ne s'incline que par obéissance.

Il en sera toujours ainsi, jusqu'à l'élection pontificale. Don Sarto fait au jour le jour son travail héroïque sans la moindre idée de « faire sa carrière », de rechercher les honneurs, de plaire à qui que ce soit. Certes, il respecte ses Supérieurs, il leur obéit avec une docilité admirable et il ne tolère jamais qu'on les critique. Mais il ne manifeste pas la moindre nuance de flatterie à leur endroit et ne cherche nullement à capter leur estime. Il fait son devoir pour l'amour de Dieu et le salut des âmes, sans penser à lui-même. Il est le seul à ignorer sa valeur exceptionnelle. Et cependant, partout où il est nommé, il est l'homme de la situation ; partout il est merveilleusement à la hauteur de sa tâche.

A Trévise, où son travail est complètement nouveau, il réussit magistralement.

« Il était dans la pleine vigueur de ses quarante ans. Il avait mieux que des théories spéculatives : la science des faits. Il connaissait à fond les hommes et les choses. Il avait un caractère loyal et résolu, le coup d'œil sûr, un sage optimisme, le véritable esprit sacerdotal » (*D.*, p. 53).

Directeur spirituel des séminaristes, petits et grands, il se présente à eux comme « un pauvre curé de campagne, venu à Trévise uniquement pour faire la volonté de Dieu ». Mais dès qu'il a prononcé sa première allocution, les élèves sont dans l'admiration. « C'est autre chose qu'un curé de campagne ! s'exclament-ils. Avez-vous remarqué son discours ? » Et il les conquiert tous, comme il conquiert tout le monde, par ses qualités hors pair. Il est bon pour eux, leur donnant tout ce qu'il a, mais il sait aussi être ferme et exigeant. A un ami qui le juge trop sévère il répond : « Ils doivent être prêtres, vous le savez. Si nous ne leur enseignons dès maintenant à marcher droit, quelle espèce de prêtres aurons-nous jamais ? » (*D.*, p. 56).

Même compétence dans ses fonctions de *chancelier*. L'évêque étant de santé fragile et le vicaire général âgé et infirme, toutes les affaires du diocèse passent par ses mains. C'est à lui que les curés ont à faire :

« Il les accueillait, dit un témoin, toujours aimable et maître de lui. Il répondait en peu de mots, nets, clairs, rapides, illuminés d'un large sourire qui jaillissait du cœur... Et tout le monde s'en allait content... On aurait pu croire qu'il avait exercé cette fonction toute sa vie. Il avait l'intuition prompte, le secret des méthodes les plus efficaces, le jugement sûr, une extraordinaire habileté. Tous lui rendaient hommage, le portaient aux nues, le regardaient comme un homme exceptionnel » (*D.*, p. 58).

Et cela ne l'empêche pas, ici encore, d'être d'une justice incorruptible quand il s'agit de nommer un candidat à un poste. Un de ses cousins, excellent prêtre, n'était pas très intelligent. Loin de favoriser son ascension, il le fit rétrograder !

Ses diverses charges, sans compter de nombreuses prédications, exigeaient de lui un labeur acharné. Il arrivait à tout faire « en travaillant comme quatre ». Il écrira un jour (en 1886) : « Travailler est un plaisir ; l'âme est un foyer qui s'alimente par le travail » (*D.*, p. 117). Une nuit, son voisin l'interpelle à travers la cloison :

« Monseigneur, allez-vous reposer... A trop travailler, on travaille mal.

— Tu as raison, don François ; va te coucher, et dors bien ! » (*F.*, p. 57).

Sa gaieté, on le voit, ne diminuait pas avec les soucis de l'administration.

Notons enfin que sa maîtrise intellectuelle était toujours égale à son sens pratique :

« Il était toujours prêt à rendre service à ses con-

frères (du Séminaire), les remplaçant au besoin, indifférent pour quelque matière que ce fût, enseignant avec un égal talent et une égale clarté la théologie, le droit canon, la philosophie, la littérature » (*F.*, p. 57).

C'est le cas de rappeler le jugement de René **Bazin**, dans sa biographie de Pie X :

« Cet homme était un des mieux doués de son temps. On ne peut dire qu'il excellait en doctrine sans entendre affirmer qu'il excellait aussi en charité ; ni qu'il excellait en charité sans que la preuve soit fournie qu'il avait une étonnante puissance d'assimilation, la connaissance la plus étendue de l'histoire religieuse et de l'histoire profane, un goût très sûr d'artiste, et le sens inné et déjà la longue pratique de l'autorité. L'extrême développement d'une de ces qualités est communément appelé génie. N'est-il pas également un homme de génie, celui qui les possède toutes au plus haut degré ?... » (*F.*, p. 193).

Que nous sommes loin de ceux qui parlent du « paysan illettré » !

Mais plus encore qu'un homme de génie, remarque René Bazin, Mgr Sarto était un saint, et c'est aussi ce que disaient ses collègues de Trévise.

* *

Evêque de Mantoue (1885-1894). — Au reçu du billet pontifical qui le nommait évêque de Mantoue, Mgr Sarto éclata en sanglots et écrivit à Rome pour décliner cet honneur. Quinze jours se passèrent, « quinze jours d'agonie », comme il l'écrit lui-même. La réponse fut : « Obéissez ». Il s'inclina. Mais il ne voyait dans cet honneur qu'une charge redoutable. Sa mère lui ayant demandé pourquoi il était triste, alors que tout Riese exultait : « Maman, lui dit-il, vous ne savez pas ce que cela veut dire d'être évêque. Il y va de mon âme, si je ne fais pas mon devoir » (*D.*, p. 69). Il fit si bien son devoir qu'il fut à Mantoue le modèle des évêques, comme il avait été un modèle partout.

Pour cela il lui suffit de continuer ce qu'il avait toujours fait, et de mener la même vie de renoncement, de charité, de piété profonde, et de zèle infatigable. Sa porte continuera d'être ouverte à tous et à toute heure : « Le visiteur allait directement à sa chambre, et c'était souvent lui-même qui ouvrait la porte » (*D.*, p. 159). Mais surtout il se consacra aux grands problèmes diocésains.

Le travail ne manquait pas : à son arrivée, l'état du diocèse était « lamentable », « absolument misérable, et particulièrement celui du clergé ». Son premier soin fut de réformer *le séminaire*. Il effectua des « coupes sombres » dans le personnel enseignant. Il se chargea lui-même de la chaire de morale en attendant d'avoir trouvé un professeur convenable. Il recommanda l'étude de saint Thomas, et fut si heureux de la lettre de Léon XIII sur le Docteur angélique qu' « il voulut, tout pauvre qu'il était, donner aux élèves les plus besogneux la *Somme Théologique*, pour qu'il leur fût possible de suivre, le texte en mains, l'analyse succincte qu'il leur en faisait pendant la classe » (*F.*, p. 76).

Pour bannir des églises la musique profane et y substituer le *plain-chant*, il forma une schola au séminaire et y enseigna le solfège. Il veilla à étendre cette réforme dans tout le diocèse.

Il exigea de ses prêtres l'*enseignement* religieux soigné et méthodique des enfants et des adultes. Il y tenait plus qu'aux prédications extraordinaires. Il écrit dans une de ses lettres pastorales :

« Je préfère volontiers que soit omise la prédication quadragésimale. Celle-ci, en effet, plus d'une fois, reste absolument infructueuse, parce que le peuple n'entend point certains discours, et que le *distingué orateur* (c'est lui qui souligne) parle dans le désert ; que soit omise la prédication quadragésimale plutôt que de laisser les fidèles sans la Doctrine chrétienne et sans le catéchisme du curé ! » (*F.*, p. 92).

C'est que, à ses yeux, « le plus grand mal de l'époque et celui de tous les temps, c'est l'ignorance religieuse » (*D.*, p. 118). Dès cette époque il est partisan d'un *catéchisme unique*, ainsi qu'il le propose dans une lettre au congrès catéchistique de Plaisance. Il encourage toujours *la prédication* proprement dite. Il veut même qu'*à chaque messe* du dimanche et des fêtes de précepte l'Evangile soit expliqué. Mais il exige une prédication adaptée aux fidèles.

Pour entraîner son clergé il donnait l'exemple. Il prêchait tous les jours (*D.*, p. 117), soit à la cathédrale, où il se réservait l'homélie qui durait quarante minutes, soit dans les paroisses du diocèse, au cours de ses visites pastorales. Il confessait souvent pendant de longues heures. Et si certains prêtres restaient récalcitrants à son exemple et à ses exhortations, il savait leur donner des leçons inoubliables. Ainsi comme l'un d'eux n'était jamais à l'heure le matin pour confesser, il s'installa un beau jour à sa place, et quand le curé, stupéfait de voir un intrus au confessionnal, écarta le rideau, il se trouva en tête à tête avec son évêque... Un autre n'était jamais pressé de courir au chevet des moribonds. Mgr Sarto, apprenant un soir que la visite d'un mourant venait d'être renvoyée au lendemain, il va lui-même lui donner l'Extrême-Onction, après quoi il passe chez le curé coupable et l'invite à porter le saint Viatique au malade... Et les anecdotes de ce genre ne manquent pas (*D.*, p. 110-115).

Pour réglementer la vie religieuse de son diocèse, il travailla pendant un an à un *synode* qui fut un triomphe : il n'y en avait pas eu à Mantoue depuis plus de deux siècles !

Mais le futur pape du droit canon n'était pas sensible seulement à la discipline : il était parfaitement au courant du mouvement des idées, et « il fut le premier parmi les évêques d'Italie — et peut-être du monde — à se dresser contre le « christianisme moderne », à en tracer avec précision le caractère, à en dénoncer les embûches » (*D.*, p. 124). On a reconnu à ces mots le *modernisme* débutant. Cette hérésie que Pie X devait condamner, l'évêque de Mantoue la dénonce dès le 7 février 1887 dans une lettre pastorale :

« D'après ce moderne christianisme, qui a oublié la folie de la Croix, les dogmes de la foi doivent s'adapter aux exigences de la nouvelle philosophie... La morale évangélique, trop sévère, doit se prêter à des complaisances, à des accommodements, et la discipline retirera toutes ses prescriptions, qui gênent la nature, pour donner la main à l'heureux progrès de la loi de la liberté » (*D.*, p. 123).

Enfin la *question sociale* continue de le préoccuper. Non content de donner, comme toujours, tout ce qu'il a aux pauvres, il s'efforça d'améliorer la

condition des ouvriers. Il fait adopter au premier congrès catholique italien des Sciences sociales des résolutions bienfaisantes, « telles la forme coopérative de l'économie sociale et l'admission proportionnelle au partage des bénéfices » (*F.*, p. 112).

* *

Patriarche de Venise (1893-1903). — Léon XIII éleva Mgr Sarto au cardinalat en 1893, et ensuite seulement il le nomma patriarche de Venise. Il voulait marquer par là que la pourpre était attribuée à ses mérites personnels et non à sa fonction. Le gouvernement italien, très anticlérical, fit attendre son consentement pendant plus d'un an, et ce n'est qu'à la fin de 1894 que le cardinal quitta Mantoue. Il continua d'administrer le diocèse dans l'intervalle et profita du répit qui lui était imposé pour aller revoir sa vieille mère qui allait bientôt mourir.

Il fut accueilli à Venise avec un enthousiasme indescriptible. Seuls quelques ecclésiastiques étaient inquiets « parce qu'on disait qu'il avait une main de fer dans un gant de velours. » Effectivement son premier souci fut, à Venise comme à Mantoue, *son clergé*. Grâce à Dieu, il n'eut pas à réprimer les mêmes désordres ; il y avait seulement un certain relâchement dû à la faiblesse de son prédécesseur. Il y porta remède à sa manière douce et forte. Il exigea la participation aux retraites, et quand des prêtres s'y refusaient, il lui arrivait de les conduire lui-même dans une maison religieuse. Il était impitoyable pour les fortes têtes. Un jour que l'archiprêtre de la cathédrale avait désobéi à ses ordres pendant une cérémonie liturgique qu'il présidait (en faisant sonner la cloche de la sacristie pour indiquer la fin d'une messe), il en fut indigné et dit ensuite avec énergie aux séminaristes réunis : « N'imitez pas l'exemple de ce rebelle ! » (*F.*, p. 151).

Cette rigueur n'était pas un effet de la passion « Quand je dois faire une observation à un prêtre, avait-il coutume de dire, j'en ai la fièvre » (*D.*, p. 180).

A Venise, comme à Mantoue, il insista sur la liturgie, le chant, l'instruction religieuse, etc... Dès son arrivée, il écrit à son clergé :

« *On prêche trop, on instruit trop peu.* Qu'on laisse donc de côté les discours fleuris et que l'on expose en toute sincérité les vérités de la foi, les préceptes de l'Eglise, les leçons de l'Evangile, les vertus et les vices. Car il arrive souvent que les personnes versées dans les sciences profanes ignorent ou connaissent mal les vérités de la foi et possèdent moins bien leur catéchisme que les enfants les plus arriérés. Qu'on pense au bien des âmes plus qu'à l'impression produite. *Le peuple est avide de vérité ;* qu'on lui donne ce dont il a besoin et alors, instruit dans sa propre langue, pénétré, ému, il pleurera ses fautes et s'approchera des sacrements » (*D.*, p. 173).

Et pour voir s'il était écouté, « il survenait à l'improviste, le dimanche, dans telle ou telle église, afin de contrôler la façon dont on enseignait la doctrine chrétienne ».

Un congrès de musique sacrée ayant eu lieu alors que, déjà nommé patriarche de Venise, il était encore à Mantoue, il ne put y assister, mais il écrivit au président du Congrès :

« Ce qu'il faut recommander, c'est *le chant grégorien et les moyens de le rendre populaire.* Oh ! si je pouvais obtenir *que tous les fidèles chantent* le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei*, comme ils chantent les litanies et le *Tantum ergo*. Ce serait pour moi la plus belle conquête de la musique sacrée, *car c'est en prenant vraiment part à la liturgie qu'ils conserveront leur dévotion* » (*D.*, p. 189).

Ici encore, il passa aux actes. « Il ordonna, sous peine de sanctions canoniques, que, dans toutes les églises du Patriarcat, soit immédiatement bannie toute forme de musique profane ; que, *dans toutes les paroisses*, afin que le peuple puisse participer aux cérémonies, soit instituée une *école de chant grégorien*. Chaque curé sera tenu de veiller attentivement à ce que les chantres soient réputés par leur piété et la dignité de leur vie » (*D.*, p. 192).

Sa première visite pastorale le convainquit de la nécessité de réunir un *synode diocésain ;* il n'y en avait pas eu depuis 33 ans. Il le prépara minutieusement, rédigea tous les actes de sa propre main. Certaines nuits il ne se couchait même pas. A tel point qu'il se sentit mal et dut à contre-cœur, sur l'ordre du médecin, se reposer quinze jours. Il n'en fallait pas moins pour qu'il prenne des vacances : à part cela, sa maison de campagne le laissait complètement indifférent.

Une autre cause de fatigue fut la préparation d'un *Congrès eucharistique*, qui eut lieu en 1897. Il l'organisa à la perfection, et le fit suivre d'une exposition d'art religieux où l'on put admirer pendant deux mois tous les trésors eucharistiques accumulés à Venise depuis des siècles : calices, vases byzantins, ornements précieux, gonfanons antiques, dentelles vénitiennes, etc. Quatre cardinaux et vingt-neuf évêques y participèrent. Ce fut un triomphe.

Mais le culte et ses ministres n'absorbaient pas toute son attention : il pensait toujours *aux pauvres et aux ouvriers*. Il aimait à se mêler familièrement avec eux, à s'attarder avec les boutiquiers ou les passants. Il réalisa de fécondes initiatives sociales en leur faveur : « il créa ou réorganisa des sociétés, des coopératives, des cercles, déjà spécialisés... **Après avoir fondé vingt-sept caisses ouvrières, il créa la *Banque de Saint-Marc*, caisse centrale de toutes ces caisses... qui a toujours prospéré et est maintenant encore florissante » (*F.*, p. 182). La moitié des bénéfices importants de cette** Banque était destinée à soutenir les œuvres catholiques. Il ressuscita et développa l'industrie des *dentelles de Venise*, qui occupa bientôt six cents ouvriers. « Il encouragea et développa le *Secrétariat du Peuple*, qui avait pour objet de procurer aux ouvriers un travail assuré et justement rétribué. »

Toutes ces initiatives lui valurent une immense popularité. Les 2.000 ouvriers de la Manufacture de tabac étant décidés, sous l'action des socialistes, à se mettre en grève, il alla les trouver, leur proposa son arbitrage, et fit aboutir leurs justes revendications.

Il organisa et développa l'*Action Catholique*, multipliant dans ce but les comités paroissiaux et soutenant l'œuvre des *Congrès catholiques* (qui devait dévier après son départ).

Enfin il organisa et soutint la *presse catholique* avec une telle habileté, une telle persévérance et une telle largeur de vues qu'il parvint en quelques années à retourner l'opinion politique de la ville. A son arrivée, le Conseil municipal était hostile à

la religion ; le catéchisme était aboli dans les écoles, le crucifix enlevé des asiles, etc. Dès les élections de 1895 la liste « clérico-modérée », composée de catholiques pratiquants, triomphait et restait au pouvoir pendant 25 ans.

* *

Le conclave de 1903. — La chapitre qui relate la vie du Bienheureux à l'occasion du conclave qui suivit la mort de Léon XIII est un des plus attachants de sa biographie. On y suit au jour le jour l'évolution de ses sentiments ; on y assiste avec joie à son ascension, et le futur pape y paraît plus grand et plus saint que jamais. Contentons-nous de rappeler quelques précisions.

Il est faux que le cardinal de Venise ait pris un billet d'aller et retour à son départ pour Rome. Mais il est exact qu'il laissa toutes ses affaires en place comme s'il devait bientôt revenir. Et cependant la rumeur publique et un pressentiment personnel mystérieux semblaient annoncer l'avenir.

Il est faux encore que le *veto de l'Autriche* contre le cardinal Rampolla soit cause de l'élection de Pie X. En effet : 1° l'Autriche n'était pas la seule puissance hostile au cardinal secrétaire d'Etat : l'Allemagne et l'Italie l'étaient aussi pour diverses raisons. Et si, dès le premier scrutin, le cardinal vint en tête de liste, il est à peu près certain qu'il n'aurait jamais pu obtenir le nombre suffisant de voix pour être élu. Il aurait fallu chercher un autre « candidat ». 2° Le droit de *veto* avait été formellement aboli par Pie IX comme n'avant plus aucune raison d'être, et cette abolition avait été confirmée par Léon XIII. Aussi l'intervention du cardinal autrichien Puzyna souleva-t-elle l'indignation générale du conclave. Les cardinaux n'en tinrent aucun compte. Bien mieux, le cardinal Rampolla, qui avait jusque-là 29 voix, en recueillit une de plus au scrutin suivant. Il faut donc conclure que « l'ingérence impériale ne produisit absolument aucun effet positif sur la marche de l'élection pontificale » (*F.*, p. 227).

Quant au cardinal Sarto, il eut d'abord 5 voix, puis 10. A la suite de quoi, répondant à un de ses collègues qui lui en faisait la remarque : « J'espère bien, dit-il, que demain personne ne se souviendra plus de moi. Aujourd'hui on a commis une bêtise : vous savez bien que personne ne me connaît » (*F.*, p. 222). Mais le lendemain matin, avant même l'intervention du cardinal autrichien, 21 bulletins portaient son nom ; le soir, 24.

« Du coup l'inquiétude du vénéré patriarche de Venise devient poignante. Les instances de ses amis se heurtent aux résistances de son humilité. Il supplie avec larmes qu'on l'oublie : « Je suis indigne ! Je suis incapable ! Oubliez-moi ! » (*F.*, p. 228).

Plus on insiste, plus il se récuse. Mais cette profonde humilité fut précisément ce qui décida beaucoup de cardinaux. Le cardinal Mathieu, qui jusque là avait été le « grand électeur » du card. Rampolla, alla trouver Mgr Sarto et lui promit sa voix — et sans doute celle de collègues français — et insista pour qu'il acceptât. Le lendemain le patriarche de Venise venait en tête de liste avec 27 voix.

Mais il refusait toujours. Mgr Merry del Val, secrétaire du conclave, rapporte en une page émouvante (*F.*, p. 230-231) son ultime démarche auprès du cardinal qu'il trouva agenouillé, en pleurs, devant le Saint Sacrement. Et la déposition d'un témoin du procès de béatification, racontant l'intervention des cardinaux Ferrari et Satolli, n'est pas moins poignante (*F.*, 231). « Je renonce au cardinalat, dit-il au premier, je me fais capucin, parce que, en pensant être pape, je me sens mourir ». C'est le second qui arracha son consentement en le menaçant de la colère divine :

« Par charité, supplia le patriarche devant ces menaces, ne me dites pas ces choses qui me glacent le sang !

— Ces choses, je vous les dis parce que Votre Eminence n'accepte pas d'être pape.

— Alors, élevant les mains au ciel : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il accepta, mais malgré lui, « *in crucem* », comme il précisa dans sa réponse solennelle. C'était le 4 août 1903.

Le soir, note son secrétaire, il était accablé et d'une pâleur extraordinaire. Il pleura sans contrainte, ne mangea presque rien et ne put dormir. Mais il se ressaisit vite, et dès les premières audiences il montra qu'il était aussi bien à la hauteur de ce poste suprême qu'il l'avait été partout où il avait passé. A la suite de la première audience, consacrée au Corps diplomatique, les ambassadeurs restèrent sous le coup d'une impression profonde. Mgr Merry del Val, qui les reçut ensuite, remarqua leur laconisme et les questionna. « Sans préambule, le ministre de Prusse résolut l'énigme :

« Monseigneur, dit-il textuellement, dites-nous donc, qu'a-t-il cet homme qui attire tant ? — Oui, dites-nous », reprirent plusieurs autres diplomates » (*F.*, p. 242).

Cette impression ne devait qu'augmenter dans la suite.

* *

Le Souverain Pontife (1903-1914). — Au Vatican, Pie X continue la même vie austère, simple et laborieuse, qu'il a toujours menée. Cela l'oblige à réformer certaines coutumes admises jusque-là. C'est ainsi qu'il dispense les dignitaires ecclésiastiques et les gardes nobles à cheval de l'accompagner au cours de ses promenades ; « il abolit l'usage séculaire qui imposait au Pape de manger seul » et il prend ses repas avec ses secrétaires, parfois avec quelques membres de sa famille ; il réduit le nombre des personnes attachées à son service ; il interdit qu'on l'acclame dans la Basilique de Saint-Pierre, disant que les acclamations en ce saint lieu sont réservées à Jésus-Christ ; dans les audiences privées il supprime autant que possible le baisement des pieds et il invite le visiteur à s'asseoir ; et dans toute sa vie privée c'est la même simplicité évangélique.

Il voulut même, au début, prêcher chaque dimanche au peuple : le pape n'est-il pas l'évêque de Rome ? Ne pouvant aller de paroisse en paroisse, c'est celles-ci qui venaient à tour de rôle écouter son homélie ou son explication catéchistique. Il parlait alors dans les galeries du Vatican, en toute simplicité, assis sur un petit trône peu éloigné du public. Il en résulta un grand bien pour les âmes. Mais il fallut bientôt y renoncer : le service d'ordre refusait d'assumer la responsabilité de cette foule entrant au Vatican sans aucun contrôle.

L'ordre de ses journées ne fut guère modifié.

Levé à 4 h. 30, il disait la messe à 6 heures seulement, pour ne pas gêner son entourage. Le travail personnel et les audiences l'occupaient jusqu'au repas de l'après-midi. Il faisait ensuite une courte sieste dans un fauteuil, allait à la chapelle, puis en promenade, disant son rosaire et passant toujours par la grotte de Lourdes ; puis il reprenait son travail jusqu'à la collation du soir et le prolongeait très tard dans la nuit.

Cette simplicité et cette austérité de vie ne nuisaient nullement à ses fonctions officielles, car alors il se soumettait à toutes les exigences de l'étiquette de la Cour pontificale et il faisait preuve, sans les rechercher le moins du monde, d'une dignité et d'une majesté impressionnantes. Chez lui la modestie personnelle s'unissait très bien à l'énergie du chef.

Nous reviendrons en détail sur l'activité du Pontife. Disons seulement d'un mot que l'objet de son zèle est exactement le même qu'auparavant : il continua de faire pour le monde entier ce qu'il avait fait étant curé, puis évêque, puis patriarche. Liturgie, chant sacré, prédication, enseignement catéchistique, vigilance doctrinale, sainteté du clergé, aide efficace aux pauvres et aux malheureux, politique ferme sur les principes et conciliante dans les applications, dictèrent ses actes à Rome comme à Venise et à Mantoue.

Durant les derniers temps de sa vie, il fut malade de la goutte, mais il continua de travailler jusqu'au bout sans se plaindre. Deux jours avant sa mort il était encore en activité. Il mourut dans la nuit du 20 août 1914, avec simplicité et sérénité Il avait interdit l'embaumement traditionnel. Mais quand on ouvrit son cercueil 30 ans plus tard, le corps était parfaitement conservé et les bras encore très souples. Le défunt continuait d'impressionner par sa majesté.

* *

Le saint. — Devant l'accumulation des témoignages sur la sainteté de Pie X, on éprouve, dit le P. F., « un véritable éblouissement ». Impossible de dire quelle fut en lui la vertu dominante : il les possédait pour ainsi dire toutes au plus haut degré. Chez lui le *surnaturel* était devenu comme naturel : la *foi* était son domaine. « Il était habituellement en continuelle union avec Dieu » a déclaré son dernier maître de chambre. « Dans toutes ses actions, témoigne le cardinal Merry del Val, il s'inspirait toujours de pensées surnaturelles. Pour les affaires les plus importantes, il jetait les yeux sur le crucifix, s'inspirait de lui ». « Il passait sans heurt du travail à la prière, n'avait à faire aucun effort pour se détacher des hommes et monter à Dieu » (*D.*, p. 430). Cette union à Dieu était à coup sûr la source de toutes les vertus.

Il l'alimentait aux exercices de piété traditionnels dans la vie du prêtre : oraison, lectures pieuses, examen de conscience, etc. Il célébrait la messe assez rapidement, mais avec une ferveur saisissante. Dans la journée il faisait plusieurs visites au Saint-Sacrement. Il se confessait souvent : étant évêque, il recevait son confesseur deux ou trois fois par semaine. Il prêchait avec zèle la dévotion au Sacré-Cœur. Mais le trait dominant de sa vie spirituelle est sans doute, avec sa ferveur eucharistique, dont nous reparlerons, sa dévotion à la Vierge Marie. Dès sa plus tendre enfance il lui fut dévot, et pendant toute sa vie il aima donner des témoignages de son amour pour elle. Notre-Dame de Lourdes l'attirait surtout : sa sœur Maria dit, après sa mort, qu'il avait de la Vierge de Massabielle « une petite image qu'il devait baiser souvent, car nous l'avons trouvée bien usée ». C'est sur son ordre que fut inaugurée dans les jardins du Vatican la grotte qui lui est dédiée, et il écrivit à Mgr Schœpfer qu'il y faisait chaque jour son « pèlerinage ». Parfois il récitait lui-même le rosaire à la Confession de Saint-Pierre, et la foule lui répondait. Dans son encyclique inaugurale du 4 octobre 1903, il recommandait la dévotion à Marie, et deux mois après il rappelait le cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Le 2 février suivant il promulguait à cette occasion l'encyclique *Ad diem illum* qui est un « grand chef-d'œuvre de théologie mariale où s'épanche la tendre et profonde piété du pape ». On y retrouve l'écho et parfois les expressions du *Traité de la vraie dévotion à Marie*, par S. Louis-Marie Grignion de Montfort, et il y expose la doctrine de la *Médiation universelle de Marie*. Pendant l'année il fit organiser une exposition mariale au palais du Latran, et réunit à Rome un Congrès marial international. Dans la suite il intervint souvent en faveur de la dévotion à Marie et des œuvres consacrées à son culte.

Son *humilité* était émouvante. Il se considérait vraiment comme le « serviteur des serviteurs » de Dieu. Il ne voulait déranger personne, même pour apaiser sa soif en été. Quand il était obligé de demander service à quelqu'un de son entourage, il disait : « Faites-moi la charité... ». Tant qu'il n'avait pas pris une décision irrévocable, il écoutait volontiers tous les avis et changeait d'opinion à la suite d'arguments convaincants. Il aimait à causer simplement, à plaisanter même, avec ses aides de chambre, avec ses vieux jardiniers, et si on lui reprochait de trop s'abaisser avec ses inférieurs, il répondait : « Reste à savoir quels sont les inférieurs, eux ou nous, car, selon le jugement de Dieu, le monde sera tout à l'envers de celui que nous voyons » (*D.*, p. 381).

Il savait au besoin détourner l'attention de sa personne par une plaisanterie. Quand on lui rapportait l'émotion causée par ses miracles, il répondait : « Voilà qu'on raconte et qu'on imprime que je me suis mis à faire des miracles, comme si je n'avais pas autre chose à faire ! » (*D.*, p. 437). Ou bien, quand on lui en demandait un : « Vous voulez un miracle ? Vous ne savez donc pas que les miracles, je n'en fais plus ? » (*D.*, p. 394). Et quand il ne pouvait les nier, il se retranchait derrière le « Pouvoir des Clefs ».

Il avait à la perfection l'esprit et la pratique de la *pauvreté*. « Il se servait de toutes choses comme un pauvre, avec parcimonie », dit un témoin (*D.*, p. 415). Il utilisait toujours au Vatican les modestes objets qu'il possédait auparavant : sa vieille montre de Tombolo, son vieux porte-monnaie, etc. Mais il avait tout autant le culte de la propreté : « Il remarquait et déplorait la saleté, spécialement chez les prêtres ». A ses yeux l'argent de l'Eglise était sacré. Il mourut pauvre comme il avait vécu, ne laissant rien même à sa famille, et demandant par testament à son successeur de vouloir bien verser une pension de 300 lire pour l'entretien de ses trois sœurs.

Sa *force* morale était proportionnée à son humilité, et garantissait l'authenticité surnaturelle de celle-ci. Elle le rendit inébranlable à tous les assauts dès qu'il savait accomplir la volonté de Dieu.

Mais cette fermeté ne l'empêchait nullement d'être *doux et charitable*. Toute sa vie en témoigne, et les preuves de sa bonté sont innombrables. Même au Vatican, il lui est arrivé de donner tout ce qu'il avait, jusqu'au dernier centime.

Lui qui fut si justement sévère contre le modernisme, était toute patience et toute bonté pour les personnes coupables. Et il recommandait la même ligne de conduite aux évêques. Il disait en 1908 au nouvel évêque de Châlons : « Vous allez être l'évêque de l'abbé Loisy. A l'occasion traitez-le avec bonté, et s'il fait un pas vers vous, faites-en deux vers lui » (*D.*, p. 405).

Toutes ces vertus *s'harmonisaient* si bien que cette haute sainteté paraissait *toute simple*. Rien d'extraordinaire en fait de macérations corporelles ou en témoignages de piété. Vivant en Dieu comme par état, ses actions étaient spontanément vertueuses.

* *

La béatification. — Pour élever un de ses enfants sur les autels, l'Eglise exige la garantie des miracles, au moins après leur mort. Pie X les multiplia d'abord de son vivant. Le P. Dal-Gal en cite plusieurs dizaines, pris entre beaucoup d'autres (p. 437-465) : guérisons corporelles, prophéties, lecture dans les cœurs. Voici quelques-uns de ces cas.

Un homme présente au pape un bras paralysé : « Très Saint Père, guérissez-moi, que je puisse gagner le pain de ma famille. — Va, aie foi en Dieu, dit le Pape. Et, effleurant son bras, il répète : « Aie foi ; le Seigneur te guérira ». A l'instant même, le bras inerte reprit force et mouvement ». — On apporte à l'audience un bambin paralysé. Le Pape, le voyant étendu sur le sol, demande ce qu'il a. Puis « avec un geste paternel, il s'incline vers l'enfant, le prend par les mains, le relève et s'écrie : « Mais quoi !... debout, debout... Il faut marcher ! » A l'instant même, l'enfant se dresse sur ses jambes, parfaitement guéri ». — Une novice phtisique au dernier degré lui demande, en larmes, de la guérir : au contact de la main du pape, elle sent « comme quelque chose qui lui tombe des épaules. Le mal a disparu ».

Aveugles, sourds-muets, cancéreux, etc., sont guéris d'un signe de croix ou d'un attouchement. Une jeune pensionnaire de Rome était immobilisée depuis un an par suite d'une grave périostite au pied. On lui apporte un bas du pape. A peine l'a-t-elle enfilé qu'elle est guérie. « C'est bien amusant, dit Pie X quand on lui rapporte le fait. Je mets tous les matins mes bas et je continue à souffrir des pieds. D'autres les mettent et leurs douleurs s'en vont. C'est proprement curieux ! »

Plus d'une fois sa bénédiction produisit des guérisons à distance : elle produisait son effet quand elle arrivait, transmise de vive voix, ou par écrit.

Un exemple de lecture des cœurs : un prêtre romain allait toujours se confesser avant d'être reçu en audience au Vatican. Un jour qu'il était un peu en retard, et que de surcroît le confesseur lui faisait une trop longue exhortation, il se permit de l'interrompre et il se précipita pour arriver à l'heure. Dès son entrée, Pie X lui dit en souriant : « Vous pouvez vous passer de vous confesser avant d'aller chez le Pape. Une autre fois, confessez-vous avec un peu plus de calme ». Or « personne, absolument personne, ne savait que don Orione avait été se confesser ».

Il va sans dire que son entourage, averti de ce pouvoir du Pape, se serait bien gardé d'essayer de le tromper.

Enfin il avait le don de prophétie. En particulier il voyait venir la grande guerre et prédit qu'elle commencerait en 1914.

Une vie si sainte, auréolée de tant de miracles, attirait l'estime et la confiance. Fait unique dans l'histoire : c'est le collège des cardinaux qui, le 14 février 1923, prit l'initiative des formalités nécessaires pour l'introduction de sa cause de béatification. Parmi les centaines de faveurs miraculeuses attribuées à Pie X de 1914 à 1938, la Postulation en retint canoniquement vingt-huit.

L'introduction officielle de la Cause eut lieu le 12 février 1943 et le décret sur les miracles le 1[illegible] février 1951. Le double miracle retenu fut la guérison instantanée de deux religieuses condamnées à brève échéance. L'une, française, avait un cancer au fémur ; elle allait mourir ; au cours d'une seconde neuvaine à Pie X, soudain elle est guérie et reprend immédiatement sa vie de communauté. L'autre, italienne, allait mourir d'une tumeur maligne à l'abdomen. Au cours d'une neuvaine à Pie X, elle applique une relique du Bienheureux sur la tumeur, qui avait la dimension d'une grosse orange. La tumeur disparaît instantanément, et la Sœur s'habille et va rejoindre la communauté réunie au chœur, stupéfaite de la voir entrer.

La béatification eut lieu le 3 juin 1951, S. S. Pie XII ayant dispensé des délais réglementaires. La canonisation est fixée au 29 mai 1954.

(*A suivre*).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

P. PIRON, S. J. — L'humble servante du Seigneur. — In-12 de 280 p., 450 fr. — Paris, Spe[illegible] 1953.

En quarante méditations nous pouvons suivre toute la vie de Marie ici-bas. Les 8 premières nous présentent sous le titre « *Virgo paritura* », la prédestination de la Vierge et sa vie jusqu'à l'Annonciation. Les autres sont groupées sous les titres commodes de Mystères joyeux, douloureux et glorieux.

Chacune de ces méditations couvre en moyenne [illegible] pages. Elles sont conçues suivant les principes donnés par saint Ignace dans les *Exercices* : d'abord le « mystère », parfois avec quelques mots tirés de l'évangile, puis une très courte prière ; des considérations ou développements, comportant assez souvent un commentaire du texte évangélique, sans distinction de « points » ; pour finir, un colloque et une prière, tirés l'un [illegible] l'autre de la liturgie ou des écrits d'auteurs, pieux ou non.

Les considérations qui constituent le corps de la méditation gardent parfois un tour oratoire ; elles manquent souvent de relief, étant généralement un peu longues. L'auteur s'adresse souvent à des militants d'a[illegible]

tion catholique, leur ouvre des horizons sur l'importance de la vie intérieure et la futilité de l'agitation et du verbiage. C'est à eux, plutôt qu'aux contemplatifs, que l'on conseillera la lecture réfléchie de cet ouvrage.

Quelques détails seraient à revoir. Pourquoi persister à attribuer le *Memorare* à saint Bernard (p. 59) ? Pourquoi nous dire que « l'Evangile nous a gardé *sept paroles prononcées* par Marie » (p. 155), alors qu'il y en a seulement six ? La chronologie de l'enfance de Jésus est assez surprenante : les Mages viennent à Bethléem avant la Présentation de Jésus au temple, ce qui n'empêche pas la fuite en Egypte d'avoir lieu après la Présentation, et le martyre des saints Innocents d'être connu de la Sainte Famille seulement au retour d'Egypte. Enfin ce qui est dit (p. 152-153) au sujet de la « personnalité » de Jésus a besoin d'une interprétation théologique bienveillante : c'est la nôtre ; mais mieux vaudrait s'exprimer de façon que ce soit la seule possible.

---

1. R. P. LHOUMEAU, de la Compagnie de Marie. — **La vie spirituelle à l'école de saint Louis-Marie Grignion de Montfort.** — In-12 de 460 p., 690 fr. — Bruges, Beyaert et Pontchateau (Loire-Inf.) Librairie Mariale, 1954.
2. R. P. HUPPERTS, S. M. M. — **Tout à Elle.** — In-16 de 156 p. — Louvain, Secrétariat de Marie-Médiatrice, 121, Bd de Diest, 1953.

1. — La Compagnie de Marie, dont le fondateur est saint L.-M. de Montfort, présente une nouvelle édition « soigneusement revue et complétée » de l'ouvrage capital du P. Lhoumeau. Le but de celui-ci était de montrer dans le saint le guide et l'initiateur d'une forme particulière de spiritualité, la spiritualité mariale. L'ouvrage qui date du début de ce siècle, garde le style caractéristique de son époque et n'a pas rajeuni ses citations ni sa bibliographie. Mais il reste précieux par la netteté des exposés dogmatiques, la fidélité littérale aux expressions de saint G. de M. et la pénétration de la doctrine spirituelle qu'il expose.

2. — Depuis une vingtaine d'années, le P. Hupperts a donné à une revue mariale belge une série d'articles sur le même sujet. A l'occasion de l'année mariale, il les réunit en brochures sous le titre général « Serie Immaculata » : de cette série, le présent opuscule est le premier.

Dans un avant-propos, le R. P. nous avertit qu'il ne « veut pas être minimaliste dans le domaine de la doctrine mariale » et qu'il ne se restreindra pas « aux points de doctrine établis avec une entière certitude », mais qu'il pourra « parfaitement s'appuyer sur des considérations d'une probabilité sérieuse ». C'est ce qu'il fait, avec une ardeur tout apostolique et même un peu polémique. Le lecteur averti garde le droit de ne pas trouver apodictiques tous les arguments (spécialement scripturaires) invoqués par lui.

Cette réserve, prévue et acceptée par l'auteur, ne nous empêche pas de recommander vivement la lecture et la méditation de ces pages convaincues aux fidèles qui pratiquent « la vraie dévotion » préconisée par le saint, et plus particulièrement aux prêtres : ceux-ci n'auront aucune difficulté à suivre certains exposés de forme un peu scolastique dans lesquels l'auteur présente sa pensée.

Maria WINOWSKA. — **Frère Albert, ou La Face aux outrages.** — In-8 de 294 p., 750 f. — Paris, Edit. La Colombe, 1953.

C'est d'un saint polonais, authentique, étrange, très grand que M^me^ W. nous raconte l'histoire. C'est de plus un de nos contemporains.

Il s'appelait, dans le monde, Adam Chmielowski. Il est né en 1845, d'une noble famille polonaise que la conquête russe avait réduite à une condition très humble : le père était un simple employé des douanes. Il avait 18 ans, quand éclata le fameux soulèvement populaire de 1863. Entré dans la lutte avec toute l'ardeur de la jeunesse, il fut blessé et perdit une jambe. Mais cet accident ne le mettant pas à l'abri des représailles russes, il s'évada de nuit, dans un cercueil fermé, passa en zone autrichienne, vécut à Paris, puis en Autriche.

Il s'acquit très vite, par ses peintures, une grande notoriété dans le public et une étonnante autorité dans les milieux artistiques dont il partageait les joies bruyantes. Il gardait cependant l'intégrité de sa foi et la pureté de ses mœurs. La grâce divine le travaillait. Peu à peu son idéal s'arrêta sur la peinture religieuse comme sur le type parfait d'une beauté sans mélange. Après avoir fixé sur la toile un *Ecce homo* (« la face aux outrages », reproduite p. 200), il se décida pour la vie religieuse, seul cadre où il pouvait espérer devenir un disciple, et peut-être un émule, de Fra Angelico.

Le 24 septembre 1880, à 35 ans, il entrait au noviciat des Jésuites. Six mois après, au cours de la « grande retraite » de 30 jours sur les *Exercices* de S. Ignace, il dut partir, victime d'une crise de santé. Les psychiatres consultés l'enfermèrent dans une maison d'aliénés, d'où son frère vint le délivrer. Il n'avait jamais divagué, mais avait traversé une terrible épreuve de scrupule, se croyant damné. La convalescence fut très lente. Il ne sortit de son angoisse que sous l'influence d'une confession faite à un saint prêtre. Subitement il reprit la vie normale, en même temps que le pinceau de l'artiste.

Devenu tertiaire de S. François, il prit le nom de frère Albert. C'est alors aussi qu'il eut un premier contact avec les « clochards » de Varsovie, dans un terrain vague où ils abritaient leur misère, leur vermine, leurs vices et leurs révoltes. Il élut domicile parmi eux dans la saleté, se faisant leur serviteur, assurant, par son travail et par les aumônes qu'il quêtait dans la ville, leur pain et leur vêtement, les relevant par l'estime qu'il leur témoignait et surtout par l'exemple de son indéniable sainteté. Comblé de grâces divines, il vivait en religieux, vêtu de bure grise, se nourrissant de la lecture de S. Jean de la Croix, dont il fit faire une traduction polonaise (la première en cette langue) pour ses disciples. Car son héroïsme attirait les dévouements. Il se trouva bientôt à la tête d'une communauté de frères, tertiaires comme lui, voués comme lui à la pauvreté absolue, imposée à chaque individu, à chaque établissement et à l'ensemble des maisons de cette sorte de congrégation. Plus tard s'y adjoignirent des Sœurs tertiaires, pour une œuvre analogue parmi les femmes les plus déchues et les plus misérables, vivant, elles aussi, au milieu de la crasse et du vice et les purifiant par leur vertu et l'exemple de leur dévouement dans la pratique de la stricte pauvreté. M^me^ W. consacre trois de ses chapitres les mieux venus à faire connaître la jeune supérieure générale, choisie par le frère Albert, pour diriger la branche féminine de son œuvre ; son récit nous reporte au temps de S. François et de Ste Claire : une égale prédilection pour la pauvreté, un dévouement plus humble envers les âmes déchues, une gaieté et un humour de même qualité font de ces Polonais de nos jours les disciples authentiques des Ombriens du XIII^e^ siècle.

Frère Albert s'éteignit, d'un cancer de l'estomac, le jour de Noël 1916, sous l'occupation allemande. Sa mort fut celle d'un saint, ses obsèques un triomphe ; plusieurs évêques accompagnèrent son cercueil ; l'un d'eux fit son panégyrique. Sa personne et son œuvre, longtemps discutées, étaient l'objet d'une admiration unanime. On parlait de faits qui semblent bien relever du miracle ; on citait ses pronostics sur les révolutions sociales qui ravagent aujourd'hui le monde et les encouragements par lesquels il préparait ses disciples aux

privations religieuses dont ils souffrent actuellement, notamment en Pologne, et on y voyait des prophéties. L'Eglise a ouvert, dès 1920, le procès informatif en vue d'une béatification qu'on peut regarder comme probable et qui donnera, peut-être prochainement, à la Pologne martyre un nouveau et puissant protecteur céleste.

Il faut lire, dans le livre de M^me^ W., ce nouveau chapitre de la légende dorée. Elle y a inséré quelques développements explicatifs dont les personnes du monde ont grand besoin pour interpréter correctement les faits mystiques. Elle a présenté les événements dans leur ordre chronologique, mais sans nous donner toujours les dates précises qui éclaireraient son récit (il y a même des erreurs évidentes : ainsi, p. 16, le futur frère A. est blessé en Pologne au mois d'octobre 1864, et cependant on le trouve, p. 20, opéré, évadé, installé à Paris « dès le mois de mai 1864 »). Ce ne sont là que des ombres légères. Le livre, bourré de faits passionnants et édifiants, parsemé de nombreuses anecdotes prises sur le vif, se lit aussi avidement qu'un roman ; mais l'héroïsme qu'il met sous nos yeux a été vécu ; il l'est toujours. La foule aimera ce récit. Les sociologues le méditeront. Les âmes pieuses et les apôtres y apprendront jusqu'où peut être poussé l'amour de Dieu et du prochain. Les pauvres, les incroyants y découvriront le vrai visage de la charité chrétienne. Quiconque lira ce volume ressentira l'attraction des cimes, celles de l'héroïsme humain et celles de la sainteté divine.

Pierre ANDRIEU-GUITRANCOURT. — Une noble figure de la catholique Espagne : **Saint Antoine-Marie Claret (1807-1870).** — In-12 de 256 p., 450 f. — Paris, Grasset, 1953.

L'attention du monde catholique a été attirée sur le héros de ce livre par sa canonisation, le 7 mai 1950. Bien qu'il soit mort en France et que depuis longtemps, ses fils, les Clarétains, aient des établissements à Narbonne, à Paris, près d'Angers, ce saint est assez peu connu chez nous. Le doyen de la Faculté de Droit canonique de Paris a donc été bien inspiré en composant cet ouvrage, dont le comte de Casa-Rojas, ambassadeur d'Espagne à Paris, a écrit la préface.

Saint Antoine-Marie est né en Catalogne. Son père possédait un établissement artisanal de tissage où il travaillait lui-même, et où il entendait bien que le plus intelligent de ses neuf enfants lui succédât. Mais Antoine aspirait au sacerdoce ; il imposa sa volonté, et à 17 ans commença les études préparatoires qui devaient le conduire à la prêtrise en 1835 : il avait 28 ans.

Il fut d'abord vicaire à Sallens, sa ville natale. Sa mortification qui allait jusqu'à la couronne d'épines et la flagellation sanglante, sa fidélité aux devoirs de piété, notamment à de très longues visites au Saint-Sacrement, sa dévotion à Marie, un travail intellectuel soutenu qui ne lui laissait que deux ou trois heures de sommeil quotidien, donnèrent à sa charité pour les pauvres, à son zèle à l'égard des pécheurs, à son éloquence puissante, mais sans recherche, une efficacité étonnante. Ses confrères s'empressèrent de l'inviter à donner des missions ; il continua quand il fut chargé de paroisse, avec un succès croissant, tant en Espagne qu'aux Iles Canaries où il demeura 15 mois.

Nommé archevêque de Santiago de Cuba, il renouvela son diocèse en employant les mêmes moyens : retraites, missions, organisation, dont son clergé fut le premier et le constant bénéficiaire. La vénération des foules l'accompagnait, contre laquelle la police dut plus d'une fois le protéger ; des faits tenus pour miracles et des annonces prophétiques confirmaient bientôt sa réputation de sainteté.

Brusquement rappelé en Espagne en 1857 par la reine Isabelle qui le voulait pour confesseur, il accepta sur le conseil de Pie IX. Progressivement il introduisit dans l'entourage de la reine des habitudes de piété ; bon administrateur, il rendit l'ordre et la prospérité à l'Escurial et à Montserrat, reprit avec des volontaires, qui devenaient bientôt ses fils, ses missions à travers l'Espagne entière.

Cependant il comprenait l'importance que prenait la presse dans le monde vers le milieu du XIX^e^ siècle. Il fondait une sorte d'académie, réunissant des auteurs déjà célèbres qui mettaient leur talent au service de leurs convictions catholiques. Lui-même leur donnait l'exemple, composant une foule de livres, de brochures, de tracts pour venger et propager sa foi. Une librairie fondée et dirigée par lui en assurait l'impression et la diffusion.

Parmi tous ces travaux, il ne négligeait pas son apostolat auprès des prêtres. Une congrégation s'agglomérait autour de lui : il la mettait sous les auspices du Cœur Immaculé de Marie, et dans les Constitutions rédigées par lui, il n'hésitait pas à lui donner comme but toutes les œuvres et comme horizon toute la terre : « la gloire de Dieu et le salut des membres [de la Congrégation] par leur sanctification personnelle. Ce sera le salut des âmes du monde entier par tous les moyens d'apostolat possible, et en particulier par les missions, les retraites, l'enseignement, la direction spirituelle, la presse, les œuvres sociales, soit dans les pays non catholiques, soit dans les pays de mission » (p. 207). Cette fondation avait pris forme en 1849. Dès 1855 une Congrégation parallèle de religieuses du même esprit était établie par le prélat pour l'éducation des filles et les œuvres féminines en contrées chrétiennes et en pays de mission. Les Fils du Père Claret ont donné le témoignage du sang lors de la guerre civile d'Espagne : 271 furent tués en haine de la foi dans 19 localités.

Saint Antoine-Marie avait prédit ce terrible cyclone communiste qui ravagerait sa patrie. Dès 1868, une révolution moins grave l'avait obligé à l'exil, tandis que « libéraux » espagnols, entraînant dans leur sillage une foule de dupes, même parmi les catholiques, le chargeaient des accusations calomnieuses les plus infâmes. Il se retira en France ; après avoir assisté au Concile du Vatican, il mourut dans l'abbaye cistercienne de Fontfroide le 24 octobre 1870.

M. A.-G. nous fait connaître ces faits dans un récit qu'éclaire faiblement la chronologie (plusieurs dates importantes n'ont pas été données) qui ne s'arrête guère aux détails concrets ou aux anecdotes, et qui s'exprime dans un style d'une majestueuse noblesse. Mais la sainteté du héros est mise en pleine lumière, et une sorte de commentaire continu tire pour le lecteur des leçons de cette belle vie. Et c'est assez pour assurer le succès que mérite cet ouvrage où se révèle au public français l'œuvre grandiose de ce « géant » (le mot est de Pie XII) de l'apostolat catholique au XIX^e^ siècle.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 januarii 1954

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)